

La mémoire des lieux

Louise Bouchard

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, L. (1996). La mémoire des lieux. *Moebius*, (69-70), 85–90.

LOUISE BOUCHARD

La mémoire des lieux

Personne n'échappe à l'exil. Personne n'est à l'abri. Partir, c'est mourir un peu, c'est bien connu. L'exil, c'est comme la mort. Personne n'est à l'abri. J'ai connu un homme, vous l'avez déjà rencontré peut-être, vous l'avez croisé sans doute rue Duluth ou sur l'ancienne côte à Baron, au Jardin botanique ou dans les allées du parc du mont Royal, j'ai connu un homme qui en a fait durement l'expérience.

C'était un Montréalais de vieille souche, pure cendre et eau, pure poussière de la ville. Quand il se promenait dans l'ancienne citadelle ou dans le quartier Saint-Jacques, il voyait son patronyme écrit un peu partout. Une rue rappelait à tous que son ancêtre avait été l'un des fondateurs de la cité, aussi un square aux arbres centenaires, et même un hospice, un immense centre d'accueil où des vieillards venaient mourir à l'ombre de son nom. Et quand cet homme, qui ne quittait pour ainsi dire jamais sa ville natale, flânait dans le grand parc La Fontaine, il faisait le tour de l'étang puis s'arrêtait souvent devant un orme imposant qui lui paraissait très vieux. Alors il pensait à ses parents, à ses grands-parents qui s'étaient promenés dans ce parc, à ses aïeux qui peut-être avaient vu croître cet arbre. Il posait sa main sur l'écorce de l'orme et levait les yeux vers le ciel; il lui semblait qu'ainsi il communiait avec toute sa famille et avec le cœur de Montréal; il se sentait vraiment enraciné. Il n'était ni fier ni honteux de ses racines; il éprouvait seulement le bonheur de vivre au milieu des siens et d'avoir un sol où poser ses pieds.

Ce citadin, dont je tairai l'identité, par respect — le malheur commande le respect —, ignorait que le cœur d'une ville, même quand il s'agit du pays natal,

le cœur d'une ville est changeant comme le cœur d'un homme ou le cœur d'une fille. Rien ne le prédestinant à l'exil, il se montra totalement désespéré quand il fut soudain frappé par ce mal terrible, le mal du pays. Dieu sait pourquoi, Dieu sait comment, c'est bien naturel pourtant, il était tombé amoureux d'une Montréalaise aux yeux et aux cheveux bruns comme ceux de ses aïeules. Quand il la regardait, il se disait parfois que les badauds jadis avaient dû voir déambuler, rue Saint-Denis ou rue Drolet, une beauté brune aux traits presque pareils. Il l'aimait, je vous dis, il l'aima. Et peu à peu, comment s'en étonner, la maison de l'aimée devint pour lui le cœur de la ville. C'était une maison en brique rouge aux larges fenêtres par où entrait l'extraordinaire lumière, si particulière à Montréal, cette lumière d'un ciel qui voit le Saint-Laurent, d'un ciel qui se mire dans le fleuve.

Parfois les filles ont des noms de ville et vice-versa; celle-ci eût pu s'appeler Denise ou Venise, Genève ou Geneviève, Sandrine ou Alexandrie; disons, pour faire court, qu'elle s'appelait Montréal. Et son amant désormais, quand il disait : «Je suis de Montréal», trouvait cela aussi étrange et magnifique que s'il avait dit : «Je suis d'Éphèse» ou «Je suis de Sélène», «Je suis d'Alice ou de Simone». Comme tous les amoureux du monde, il perdit son âme et sa patrie, il oublia toute méfiance et toute prudence; il devint le citoyen de l'amour. Avec la jeune femme à son bras, il se promena dans la ville. Ensemble ils allèrent partout sur l'île. Et tous les chemins pour lui menaient à la maison en brique rouge, au salon bleu où il se trouvait si bien, et calme et droit comme un arbre enraciné.

L'amour est aveugle. Le malheureux jamais ne s'aperçut que Montréal ne disait pas : «Je suis de Robert ou de Jean, je suis de Pierre.» Elle le devint pourtant. Elle devint froide et dure comme la pierre. Dieu sait comment un cœur parfois se change en pierre. Montréal cessa d'aimer celui qui l'aimait. Et sans un mot d'explication, elle le chassa. Allez savoir pourquoi ceux qui aiment cessent un jour d'aimer.

Elle le chassa de sa vie, un point c'est tout. Et ce fut alors exactement comme une pierre jetée dans l'eau; à la surface, des ronds se forment. Oh! il recula, il recula pour éviter la douleur, mais la douleur, comme les cercles, allait toujours grandissant.

L'amant de Montréal ne sut pas tout de suite qu'il venait d'être banni de la cité. D'abord il n'y eut qu'une demeure, une seule demeure dans toute la ville, dont il ne pouvait plus franchir le seuil. Puis il y eut une rue, toute une rue qu'il dut éviter. Or il se trouva — il le comprit soudain — qu'il était attaché à cette rue plus qu'à toute autre. Comble de malheur, c'était une grande artère, ce qui l'obligea à de longs détours. C'était un peu, imaginez, comme s'il ne pouvait plus jamais passer boulevard Saint-Laurent. C'était pareil. Peu à peu, il renonça à fréquenter un quartier, celui qu'il préférait, puis le quartier voisin, et un autre encore; il cherchait à fuir la douleur, il recula, c'est bien normal, il battit en retraite, mais la puissante, la redoutable lame du souvenir l'atteignait encore. Vaincu, il déménagea. Il alla s'installer en périphérie, à l'extrême bord de l'île, du côté nord. Il se dit : «Maintenant, je ne peux aller plus loin sans tomber dans la rivière. Partir, c'est mourir un peu. Je suis mort plus qu'un peu. Je suis tout à fait mort, on dirait.»

Une chose est sûre, il était désormais un exilé. Montréal ne lui appartenait plus; elle lui devenait étrangère, elle lui faisait mal. Il se sentait honteux et inquiet comme un paria, comme un réfugié sans visa ni permis de séjour, comme un hors-la-loi, voilà. Il n'avait plus droit de cité, c'est ce qu'il ressentait; c'est la nostalgie, c'est la peine de l'étranger.

Il s'efforça d'éviter les lieux qu'il avait visités au bras de l'aimée, à cause du mal toujours, le mal du pays. Il cessa d'aller dans les musées et dans toutes les salles de cinéma, à la Place des Arts et au Vieux-Port. Ce n'était pas suffisant. Y avait-il un lieu public, un seul dans toute la ville où il n'avait pas été vu au bras de son amour? Il chercha et ne trouva pas d'endroit où il lui fût possible de retourner sans être

touché par la pierre dans l'eau de sa mémoire, par le remous de l'exil. Il ne voyait plus partout que des monuments à l'aimée. Où qu'il allât désormais, il butait sur des souvenirs. Toute la ville n'était plus que l'immense et froid mausolée de son amour. Montréal le poussait hors des murs.

Confiné dans son refuge au bord de la rivière, il se savait perdu. «Je vais sombrer, pensait-il parfois, je ne peux aller plus loin sans me noyer comme le jeune Ahuntsic.»

Un jour enfin, il s'avisa qu'il n'était jamais entré dans une église avec elle. Il se dit que, dans les circonstances, c'était un peu comme une ambassade. Alors, il marcha sur le boulevard Gouin jusqu'à l'église de la Visitation. Il en franchit le portail, s'avança dans la nef et s'assit sur un banc. «Je ne peux pas aller plus loin, pensa-t-il; plus loin c'est la mort sûre. C'est le fleuve. Oh! si je revois le fleuve et ses rives que nous avons longées ensemble, si je revois le fleuve sans elle, je vais mourir, c'est certain. Je ne peux pas aller plus loin.» En dépit des historiens qui prétendent maintenant qu'Ahuntsic était un Français et que sa noyade fut probablement accidentelle, il se sentait Huron, il se sentait martyr.

Pourtant, dans la petite église construite sous le Régime français où peut-être, qui sait, un de ses ancêtres avait été baptisé, il se trouva en paix. Sûrement, personne ne viendrait lui faire reproche d'être là, personne ne lui dirait : «Que fais-tu? Tu sais qu'elle vient souvent ici, tu sais qu'elle ne veut plus te voir.» Il se sentit si bien qu'il eut l'idée de mettre le feu à l'église et de brûler avec elle. Mais il pensa à ses ancêtres et il ne voulut pas détruire ce vestige, cette parole, cet adieu de pierre qu'ils avaient laissé. Il ne voulut pas effacer un pan de son histoire. Bien qu'il ne fût pas sans tache ni tout à fait glorieux, son passé était rempli d'amour et de dévotion.

«Non, songea-t-il, ce n'est pas faute d'amour, si je suis condamné à la nostalgie; comme ma mère avant moi, j'ai hérité d'un cœur aimant, je crois. Ce

n'est pas non plus faute de zèle et de patience si je suis voué au dépaysement», se dit-il encore. Et c'est vrai qu'il avait consacré toutes ses heures et toute son énergie à aimer du mieux qu'il pouvait. Vraiment, il ne savait pas quelle faute, quel crime il avait commis pour être en proie au mal du pays, pour devoir vivre en étranger. Il éprouvait une grande sympathie pour tous ceux qui comme lui erraient en parias. «Oh! personne n'échappe donc à l'exil», soupira-t-il. Et il pleura.

C'est alors seulement qu'il m'aperçut. (Je me documentais à l'époque sur l'architecture du dix-huitième siècle. Soit dit entre nous, je suis tourmentée par l'amour du beau et j'ai soif de vérité — jusqu'à la torture souvent — même si rien n'est sûr, pas même notre passé, notre enfance; rien n'est écrit, attesté, acquis une fois pour toutes, je sais, j'en conviens sans peine.) Le malheureux crut-il que j'allais le chasser? Se levant précipitamment, il m'aborda : «Celui que sa mémoire n'a jamais contraint à l'exil, que ses souvenirs n'ont jamais forcé à porter l'habit du pèlerin, celui-là, qu'il me lance la première pierre.» Je ne bronchai pas, je ne dis mot. J'allais lui répondre que, de toute évidence, il ne connaissait pas les coutumes de l'île, qu'ici on ne lapide personne, quand soudain un souvenir désagréable, le souci de la vérité peut-être, me retint. «Personne n'est à l'abri, répétait-il, personne.» Puis, rassuré sans doute par mon attitude et par le lieu qui lui conférait, en quelque sorte, l'immunité des disparus, il se mit à me parler de Montréal; il me raconta son histoire.

Quand il eut fini, il me sembla que tout était clair, que le hasard ne m'avait pas vainement placée sur son chemin. «Venez, lui dis-je, je vous offre un verre. Il faut tourner la page, faire table rase du passé, se faire violence au besoin; on ne peut pas vivre sans oublier. Seuls les morts se souviennent de tout, je vous assure, seuls les morts sont fidèles.» Et dans un mouvement de compassion si subit, si démesuré qu'il me fit abandonner toute réserve et me surprit moi-même, j'ajoutai : «Venez, je vous ferai découvrir une autre Montréal; de ses lèvres coulera

un philtre plus doux et plus puissant que celui de tous les fleuves du monde, vous verrez, de ses lèvres coulera l'eau du Léthé. Ignorez-vous donc le secret des hommes? Avez-vous si longtemps vécu parmi vos morts, que vous ayez ainsi perdu tout réflexe, tout instinct de survie? Ah! Vous me faites pitié! Venez, s'il le faut, croyez-moi, s'il le faut, je vous verserai moi-même l'oubli.»

Il me jeta d'abord le regard que l'on réserve aux infâmes, aux ingrats, aux traîtres. Puis brusquement, il demanda : «Et vous, quelle douleur vous amène ici? Que faites-vous donc en ce lieu par une si belle journée d'été?» Dieu sait pourquoi il me fut impossible alors de réprimer un sentiment d'irritation aussi vif, aussi excessif et fou sans doute, que l'élan de sympathie qui, l'instant d'avant, m'avait poussée vers cet inconnu. Je levai les yeux vers l'admirable voûte de David-Fleury David. «Vous vous méprenez. Je suis un écrivain, moi, ce n'est pas pareil, lui répondis-je sèchement, c'est bien différent. Pour un écrivain, c'est une tout autre histoire.»